

Malwida von Meysenbug, la grande Européenne

Le nom de Malwida von Meysenbug (1816-1903) est si intimement lié aux destins, antagonistes et flamboyants, de Nietzsche, de Lou et de Wagner que cette attachante figure de l'Allemagne post-romantique a fini par passer au second plan et par s'effacer des esprits. Pourtant, l'hôtesse de Florence, de Sorrente et de Rome, qui fut une ardente avocate de l'émancipation des femmes en Allemagne, mérite à bien des égards d'être arrachée à l'oubli qui l'entoure aujourd'hui chez nous.

JEAN LACOSTE

JACQUES LE RIDER

MALWIDA VON MEYSENBURG :
Une Européenne du XIX^e siècle
Bartillat éd., 606 p., 25 €

FRIEDRICH NIETZSCHE

**CORRESPONDANCE AVEC
MALWIDA VON MEYSENBURG**
trad. de l'allemand, annoté
et présenté par Ludovic Frère
Allia éd., 352 p., 23 €
(A paraître le 20 octobre)

Jacques Le Rider, à qui l'on doit, entre autres, une étude de la réception de Nietzsche en France, s'emploie à cette tâche avec une indiscutable compétence, et retrace, dans une ample biographie particulièrement documentée, qui fera date, l'évolution intellectuelle et politique de cette grande Européenne du XIX^e siècle, tout en corrigeant sur certains points l'image que cette dernière a donnée d'elle-même dans l'autobiographie publiée d'abord en français, à Genève, en 1869, puis, en allemand, en 1876, sous le titre de *Mémoires d'une idéaliste*.

La vie de cette Européenne convaincue s'inscrit pourtant, tout d'abord, dans une histoire essentiellement allemande. Elle est née en effet en 1816, à Kassel, en Hesse électorale, dans une famille d'origine huguenote. Son père, Carl MEYSENBURG, d'abord un 1023, était ministre d'État du prince électeur, Guillaume I^{er}, et, lorsque ce petit despote est chassé avec sa maîtresse lors des journées révolutionnaires de 1831, il le suit en exil – pour l'aider à gérer son énorme dette – tandis que la mère s'installe avec ses enfants à Detmold, dans la principauté de Lippe. Le monde de l'enfance heureuse s'écroule pour Malwida, qui tire de ces événements la conviction qu'une jeune femme doit savoir mener une vie indépendante et subvenir elle-même à ses besoins, et que cette autonomie passe par l'éducation. Sensible aux idées nouvelles qui conduiront aux révolutions de 1848, et en opposition de plus en plus marquée avec son milieu d'origine, elle suit avec intérêt la naissance de l'éphémère Parlement démocratique de Francfort et participe activement, à Hambourg, de 1850 à 1852, à une école pour l'éducation des jeunes filles. Harcelée à Berlin par la police prussienne, elle doit, en 1852, s'exiler à Londres. Elle doit désormais travailler pour vivre, en donnant des leçons, en traduisant des ouvrages, en écrivant dans des revues ; elle parcourt Londres en tous sens et, loin des petites cours allemandes, la préceptrice au statut mal défini découvre avec une douloureuse lucidité les subtiles hiérarchies de la société anglaise et la misère des métropoles. Par un heureux coup du

sort, toutefois, elle devient la gouvernante des deux filles d'Alexandre Herzen, le révolutionnaire russe qui vit à Londres confortablement avec la fortune qu'il a su transférer de Moscou. Malwida connaît alors une des périodes les plus heureuses de sa vie, son besoin de maternité – on parlera à son propos de « maternité élective » (Marianne Weber) – trouvant à se satisfaire avec l'éducation de Natalie et surtout d'Olga Herzen, née en 1850, qui deviendra même sa fille adoptive. Mais cette « idylle » de Londres s'achève en 1856, avec l'arrivée d'une rivale russe, et cette crise douloureuse est une terrible épreuve pour l'idéaliste et sentimentale gouvernante, qui songe un instant au suicide.

À Paris, où elle séjourne à plusieurs reprises à partir de 1859, elle fréquente Michelet, Renan, mais, surtout, se lie avec Wagner et son cercle et devient une fervente admiratrice du Maître, au point d'adhérer désormais à la philosophie de l'auteur de *Parsifal*, dans laquelle le pessimisme de Schopenhauer se combine à la sagesse résignée de l'Inde. On lui doit ainsi une très vivante description de la fameuse première de *Tannhäuser* en mars 1861, celle à laquelle assista Baudelaire. Politiquement, elle renonce à certaines illusions qu'elle avait nourries, mais –



MALWIDA VON MEYSENBURG

SUITE →

toujours « idéaliste » – croit pouvoir attendre de Bismarck la réalisation de ses idéaux de 48, dont l'unification de la nation allemande. La voilà « national-libérale » et admiratrice de la Prusse, par méfiance envers le catholicisme viennois, mais sans jamais renier son admiration pour les hommes de 48, comme Mazzini.

Malwida deviendra une figure authentiquement européenne en s'installant en Italie (à Florence, puis à Rome). C'est alors qu'elle accueille à Sorrente Friedrich Nietzsche, malade, et quelques amis, dont Paul Rée, dans l'hiver 1876-1877, créant ainsi, par pure bonté, une petite « coterie » vouée à la lecture, aux discussions philosophiques et aux jeux de société – épisode célèbre, associé à la rédaction par Nietzsche d'*Humain, trop humain* et qui trouve une vivante évocation tant dans les lettres de Malwida et de Nietzsche dans la belle édition procurée par Ludovic Frère que dans les extraits de *Au soir de la vie d'une idéaliste* (1898) publiés en appendice. « C'est un des hivers les plus intéressants que j'aie jamais vécus – écrit-elle à sa fille Olga le 3 mars 1877 – (...) Je passe chaque soir de la manière la plus agréable, sans gêne, dans mon fauteuil près de la cheminée, à écouter les plus merveilleuses lectures, interrompues par de spirituelles remarques, souvent aussi par des rires chaleureux (...) C'est une très curieuse vie commune que la nôtre (...), mais elle est totalement réussie, et nous formons la famille la plus unie qu'il soit possible d'imaginer. » Cet épisode de Sorrente est, en réalité, d'autant plus riche de sens que Nietzsche, dont Malwida a fait la connaissance à Bayreuth en mai 1872, lors de la pose de la première pierre, devient de plus en plus « voltairien » sous l'influence de son ami Paul Rée, et s'éloigne de Wagner, ce que la chère Malwida ne pourra jamais comprendre. Et pourtant quelle sollicitude ! Que de projets de mariage concoctés par la bonne dame ! C'est encore grâce à elle que le philosophe, pour son malheur, rencontre plus tard, en 1882, Lou, à Rome, et forme une nouvelle fois l'idée d'une « communauté » d'esprits avec elle et Paul Rée... Les relations entre Malwida, une âme d'une grande noblesse, maternelle et enthousiaste, jusqu'à la naïveté et un philosophe aux ses multiples souffrances physiques (et morales) ne découragent pas dans la quête d'une pensée « pour esprits libres », trouvent dans leur correspondance une vivante et digne expression. Avec le temps, la correspondance de Nietzsche prend d'ailleurs les dimensions d'une œuvre classique et digne d'être mise sur le même plan que les livres publiés ; elle fait entendre en allemand un son unique.

Nietzsche ne fut pas le seul, ni le dernier des objets de la maternelle attention de Malwida, qui avait, pour découvrir les esprits supérieurs, un flair de sourcier. Par une singulière rencontre c'est en 1889, l'année même où Nietzsche perd la raison à Turin, que Malwida rencontre à Versailles, chez Gabriel Monod, un élève de son genre, Romain Rolland, avec lequel la vieille dame va nouer dans ses dernières années une belle amitié automnale, que Jacques Le Rider compare à la relation proustienne entre le Narrateur et sa grand-mère. Malwida, fut, pour le jeune normalien, pendant les deux années qu'il passa au Palais Farnèse, une « seconde mère », pour reprendre les termes du *Voyage intérieur*. En lui ouvrant les portes de son modeste salon de la via della Polveriera, près du Colisée, en l'invitant à jouer cette musique allemande qu'ils avaient

tous les deux en vénération, Malwida ne s'est pas contentée d'initier l'historien de vingt-trois ans à la vie mondaine et à la culture allemande. Elle a incarné aussi, à ses yeux, un idéal élevé, peut-être naïf, d'émancipation par la culture, de liberté orgueilleuse, de fraternité distinguée. Comment n'être pas frappé par le double visage de Malwida von Meysenbug qui est aussi, d'une certaine manière, celui de Romain Rolland à cette époque, et peut-être aussi de Nietzsche ? Grâce à son amie, il découvre et fréquente une élite sociale et culturelle, issue de grandes familles aristocratiques de l'Europe tout entière, sans jamais renier un farouche souci de l'indépendance d'esprit et la volonté d'être « au-dessus de la mêlée ».

De retour à Paris (après un pèlerinage commun

à Bayreuth dans l'été 1891), Romain Rolland entretient avec sa vieille amie une correspondance nourrie (chaque semaine une longue lettre), pour une large part inédite (1), que Jacques Le Rider a explorée aux archives Goethe-Schiller de Weimar. On y découvre une Malwida von Meysenbug, très dreyfusarde, sous l'influence de Gabriel Monod, et devenue elle-même une fervente admiratrice du nouveau Reich prussien, une Malwida qui ne ménage pas ses critiques à l'encontre de la France républicaine et « décadente », tandis que Romain Rolland porte sur le milieu dreyfusard et Dreyfus lui-même un regard peu indulgent, et défend malgré tout sa patrie. Deux esprits se rencontrent avec leurs contradictions, par-dessus l'abîme de l'âge

(cinquante ans les séparent). Mais innombrables sont les autres thèmes abordés (Nietzsche et Wagner, la religion, le massacre des Arméniens, la menace de guerre franco-allemande). Jusqu'à la fin, la vieille dame fait preuve d'une curiosité intellectuelle et d'une sensibilité auxquelles Jacques Le Rider rend un juste hommage.

Malwida von Meysenbug meurt le 23 avril 1903, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Elle repose au cimetière protestant de Rome, près de la pyramide de Cestius, là où sont enterrés le fils de Goethe et le poète Shelley. |

1. *Cahier Romain Rolland, n° 1, Choix de lettres à Malwida von Meysenbug*, édité par Marie Romain Rolland, avant-propos d'Edouard Monod-Herzen, Paris, 1948.